

Un roi, une princesse et une pieuvre,
Gallimard Jeunesse, 2005

Une exégète loufoque

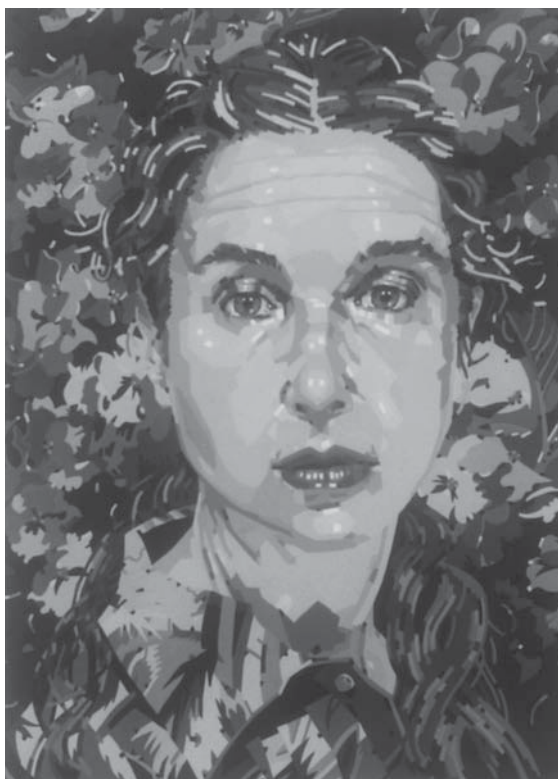
par Philippe-Jean Catinchi*

Une première plongée dans l'œuvre de Nicole Claveloux, à partir d'un album de 2005, *Un roi une princesse et une pieuvre*, que le journaliste met en relation avec d'autres livres : fantaisie et humour, rencontres insolites de personnages, et pourtant cohérence du monde imaginaire... on y retrouve les références et les thèmes qui composent l'univers baroque et singulier de cette créatrice au talent multiforme.

Il en est des rencontres comme des coups de foudre. On s'attend à une confrontation simple et soudain l'alchimie prend. Idéale. Pourtant, depuis plus de quarante ans, elle en a croisé des univers, Nicole Claveloux. Et non des moindres, d'Eugène Ionesco à Rudyard Kipling, d'Hans Christian Andersen – bien souvent – à Lewis Carroll, de George Sand à Christian Bruel – plus souvent encore, statut d'éditeur favorise !

Vu la puissance de son imaginaire, les liens entre les mots et les images acquièrent d'emblée une force qui interdit d'en faire une simple illustratrice. Comme ses références picturales, aussi éclectiques que subtilement intégrées, citent sans copier, évoquent sans vassalité. On a pu s'en convaincre lors de la spectaculaire exposition « Nicole Claveloux et Compagnie, l'exposition à secrets », proposée dès 1995 à la Maison du livre, de l'image et du son de Villeurbanne, coproductrice de la manifestation avec l'ARALD d'Annecy et le Centre de Promotion du Livre de Jeunesse (CPLJ), qui l'avait programmée au Salon de Montreuil suivant. Jusque-là son œuvre de dessinatrice, d'illustratrice, de peintre aussi, même si ses huiles étaient jusque-là restées confidentielles, n'avait jamais encore connu pareille fête. La scénographie intelligente et efficace signée par Françoise Darne, ancienne condisciple de

*Philippe-Jean Catinchi est journaliste au *Monde* et auteur de livres pour la jeunesse aux éditions du Rouergue.



Nicole Claveloux :
Autoportrait, 1977

Bernard du Boucheron, illustré par Claveloux :
Un roi, une princesse et une pieuvre, Gallimard Jeunesse, 2005



l'artiste à l'École des beaux-arts de Saint-Étienne, avait su rendre les passerelles qui relient les thèmes récurrents (les bébés, les filles, les clowns, les cochons, les métamorphoses aussi), si poreux que leur confrontation était passionnante.

Alors, loin de se recentrer sur sa voie propre ou de choisir sans surprise de jouter une fois encore avec les « classiques » – de Madame Le Prince de Beaumont à la Comtesse de Ségur ou Lewis Carroll – accueillir Bertrand du Boucheron, un quasi inconnu dans un aréopage d'auteurs illustres tient de la gageure. Raison supplémentaire pour que Nicole Claveloux, qui n'est pas moins intrépide que sa Grabote, ait tenté l'aventure. Avec la crâne assurance que le dialogue ne supporte pas la hiérarchie.

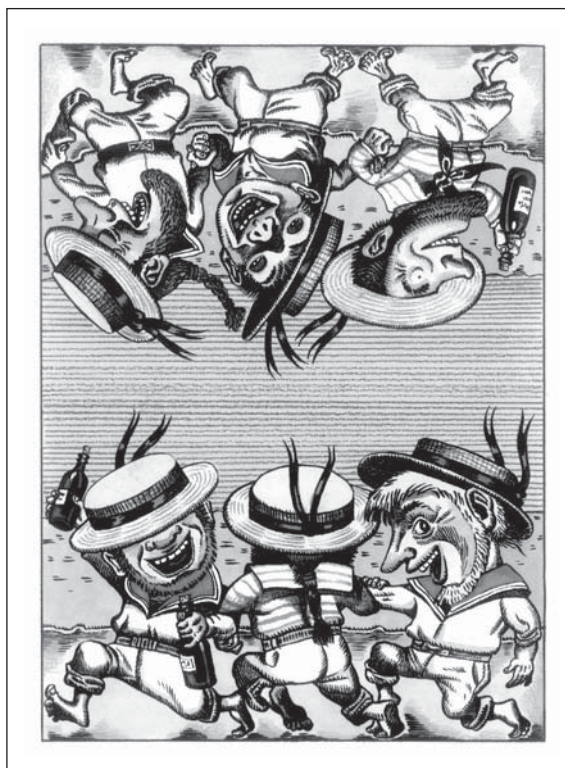
Aussi y a-t-il une stricte égalité entre l'artiste et l'écrivain dans le si remarquable – et pourtant pas du tout remarqué – album cosigné par Nicole Claveloux et Bernard du Boucheron, *Un roi, une princesse et une pieuvre* (Gallimard, 2005). Proposé comme un conte, puisqu'il en décline les recours, quitte à les bousculer avec une irrésistible fantaisie, ce texte trompe dès son titre : de la princesse il sera à peine question, promise explorée qui n'a que le droit de défaillir ; à peine plus du roi, Urdurdur, tyran ladre et égoïste dont la stratégie matrimoniale décide de l'aventure ; le Seigneur des Pieuvres, seul, justifie sa mise en valeur, despote irascible qui martyrise son entourage en le terrorisant. La vraie quête, indispensable à tout récit d'initiation, c'est un ministre timoré, mais plein de ressources, Dimitri Gelatinovitch Gélatine, qui va la mener, enrôlant en route une délicieuse marchande de violettes... vertes qui tire son prénom – « Gaëlle-deux-ailles-eu », elle n'en avait

pas jusque-là – du fond d'un sac de brocanteur, de même qu'il enrôle Galopinard, un poney à huit jambes et deux places qui ne rêve que de glandées pantagruéliques. On imagine le pouvoir de séduction de ces détails farfelus sur Nicole Claveloux qui a choisi de raconter l'histoire à sa façon.

Qu'on ne compte pas sur elle pour aligner des vignettes narratives. En tout, page de titre comprise, pas même dix situations campées, et encore s'agit-il souvent de scènes d'exposition pour présenter Gélatine et son roi gélatineux, la princesse Marie-Aimée et son père, terrible comme un fétiche totémique, ou bien de contrepoints qui font office de virgules musicales comme la farandole des marins, en rupture de gravité, entonnant, bouteilles en main, des chants gaéliques.

On retrouve dans ces planches, outre l'humour et le sens de la composition qui dit ce que le texte tait – ainsi, dès la couverture de l'album, Marie-Aimée se retient-elle à la paroi, à l'heure de découvrir le monstre qu'on lui destine comme époux, défaillance qui annonce un besoin de soutien sur lequel se clôt la fable –, la proposition d'une naïveté qui n'est qu'un leurre. On se doute que celle qui osa pour Harlin Quist, revisiter, à trente ans de distance, avec toujours plus de causticité et d'esprit décalé, la terrible question posée dès 1968, *Qu'est-ce qu'un enfant ?*, ne désarme jamais.

D'où le choc de la rencontre avec le texte. Bernard du Boucheron, ce septuagénaire, venu à la littérature à l'âge où ses confrères cessent de produire, a une imagination débridée et une science ténue des effets de vertige entre le réel et le fabuleux, le logique et l'absurde, le savoureux et l'horrible. Rien d'étonnant à ce que Nicole Claveloux, impitoyable gourmande, ait eu un appétit d'ogre



Bernard du Boucheron, illustré par Claveloux :
Un roi, une princesse et une pieuvre, Gallimard Jeunesse, 2005

Texte de Geraldine Richelson, illustré par Nicole Claveloux :
Qu'est-ce qu'un enfant ?, Les Livres d'Harlin Quist, 1998

« C'est un locataire bizarre dans un bocal »



pour s'approprier la vénéneuse loufoquerie du romancier. Elle a ainsi, au fil de l'album, et même dès la page de garde, signé sa partition par des vignettes qui font souvent écho à ce monde – tenté à la fois par la saturation et le dépouillement – qu'elle compose depuis ses débuts. Si le cadre marin est parfois proche de l'esthétique des lettrines-titre de *La Maison sous la digue* (avec Édith Zha, éd. Du Rouergue, « Varia », 2006), le monde animal n'y est pas aussi sage que dans *La Petite Sirène* (Éditions des femmes, 1980), regardant moins du côté des ordonnancements hypnotiques à la Escher que des croquis marginaux des volumes de scriptorium médiéval, grotesques et féroces, imaginatifs et incongrus. Ponctuant chaque page, résonnant ou non – pas de règle ! Claveloux est libre – avec le pittoresque du récit, la figure en marge peut se faire frise ou farandole, rythmant de façon résolument imprévisible la lecture. On sait le goût de l'artiste pour les séries et les inoubliables galeries de personnages qu'elle a déjà composées. Les bigorneaux, convoqués pour les « temps morts » de *Morte-saison* (avec Édith Zha, Les Humanoïdes associés, 1979), et repris seuls, en pleine lumière (*La Ballade des bigorneaux*, éd. Le Sourire qui mord, 1994) ; ou les poux (479 dans la version originale de 1985, réduits à des *Espèces de poux* chez Être en 1999) ; sans compter les bébés, qui sont à Claveloux ce que sont les poussins à Ponti...

Si les vingt-quatre poissons qui nous regardent dès le livre ouvert relèvent de la même esthétique de la compilation grinçante, ils semblent aussi nous observer. Voilà l'une des forces majeures de l'art de Claveloux. Être aussi juste qu'incisive, nourrie d'une culture graphique

et picturale impressionnante, en même temps qu'affranchie de ces références. On a parlé de gravité méticuleuse pour cet art de la précision qui ne refuse pas l'onirisme. Voyez *Dedans les gens* (Le Sourire qui mord, 1993), sommet de délire baroque, défilé théâtral et saisissant qui dérange – avec son cortège de bébés clowns et autres créatures improbables – puisqu'il garde un mystère qu'on devine essentiel. L'univers de Claveloux est complexe jusqu'au vertige et dévoile moins son créateur qu'il ne renvoie le lecteur à lui-même. À chacun de percevoir la malice dans le télescopage – comme une poésie de la révolte – qui assure cette revanche de l'irrationnel qu'André Breton lisait naguère chez Lautréamont. À chacun de s'inquiéter ou de se réjouir de la docte indifférence des officiers de marine qui tournent le dos au naufrage de leur flotte, engloutie par les huit cents bras de la pieuvre.

À chacun de reconnaître ou pas une icône de princesse médiévale pour carte à jouer, roide et statique, face au danger – imparfaitement dévoilé – qui la menace, seulement suspendu par le dessin.

Autant de ponts entre l'univers fantasque et railleur de Du Boucheron et l'engagement implacable de Claveloux dans le camp de la malice qui inquiète ou de l'angoisse souriante.

À propos, avez-vous remarqué que le *finale* d'*Un roi, une princesse et une pieuvre*, où le complot matrimonial échoue devant la résolution de l' amoureux (c'est le moins qu'on puisse attendre d'un génie ailé !) annonce que les amants réunis « se marièrent et eurent beaucoup de petits anges. » ? Rassurez-vous, Nicole Claveloux ne sacrifiera pas à figurer la scène pour devenir une faiseuse d'anges.